

**COMME DES
OISEAUX
SANS ELLES**

Du même auteur :

Le hasard des sentiments (2023). En collaboration avec
Mélanie Rafin
Nous, les femmes (2023)
La malice de l'écureuil (2023). En collaboration avec
Mélanie Rafin
Un sapin sans dessus dessous (2022)
Comme des oiseaux sans elles (2022)
Il a neigé sur mon île (2021) en collaboration avec Mélanie
Rafin
Depuis toujours (2021)
Si tu revenais (2020) en collaboration avec Mélanie Rafin
Peindre les couleurs du vent (2020)
Les ailes noires des abeilles (2020)
Born somewhere (version anglaise D'ici ou d'ailleurs. 2019)
Parfois si loin (2019)
Parfois si proches (2019)
Les petits papiers (2018)
Je rêvais d'une autre vie (2018)
Un matin plus tranquille (2017)
J'ai demandé au hasard (2017)
D'ici ou d'ailleurs (2016)
Après le vent, le bonheur (2015)
Le foulard de l'imposture (2015)

Gabrielle Desabers

**COMME DES
OISEAUX
SANS ELLES**

ROMAN

Réalisation de la couverture :

Plumélanie © 2022. Tous droits réservés

Crédits photos : Pexels.com Lukas Hartmann

Correction :

Florence CLERFEUILLE– fclerfeuille@amotsdelies.com

AVERTISSEMENT :

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Les propos et les pensées des personnages ne sont en aucun cas le reflet des pensées de l’auteur.

Le code de la propriété intellectuelle n’autorisant aux termes de l’article L. 122-5 (2e et 3e a), d’une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l’usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d’autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d’exemple ou d’illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-424-0012-5

PROLOGUE

Le 15 novembre 1308

Une nuit profonde, privée de lune et d'étoiles, recouvre la pointe bretonne. D'épais nuages s'amoncellent à l'horizon et obscurcissent la Voie lactée. Le vent grossit, enfle et souffle. Son bruit s'allie à celui des flots déchaînés. Des trombes d'eau s'abattent sur les falaises et sur les dunes qui les bordent. La tempête fait rage.

Affrontant la colère des éléments, un cavalier chevauche le long des à-pics qui dominent l'océan. Dans ce décor apocalyptique, il mène sa monture tambour battant du port du Conquet vers la pointe Saint-Mathieu. Malgré les bourrasques, le cheval chargé de deux grosses sacoches et de son écuyer semble ne pas ressentir la folie de la nature révoltée. Il cavalcade sans hésitation. L'homme, lui non plus, ne plie pas face au vent et à la pluie. Ferme sur sa selle, il stimule son destrier de la voix et de la main. Le souffle emporte ses mots :

— Allez, mon fidèle compagnon ! Nous atteignons presque notre but. Il ne nous reste plus qu'un mille à parcourir et tu trouveras ton avoine.

Le maître a conscience que ces paroles d'encouragement, il se les adresse également. Bien qu'il s'astreigne à garder la tête haute, il chevauche presque sans discontinuer depuis des jours et l'épuisement le guette. Si sa mission ne revêtait pas une telle importance, sa volonté aurait flanché depuis plusieurs heures. Mais porté qu'il est par la puissance divine, une forme de transe l'amène à dépasser ses capacités humaines. Le côté sacré de son objectif lui donne des ailes.

Quand il aperçoit les murs de l'abbaye de Saint-Mathieu de Fine-Terre, son cri d'allégresse perce le vacarme de l'ouragan. Il ne lui reste que quelques mètres à franchir. Il a réussi ! Le portail imposant du monument s'élève devant lui. Lorsqu'il saute à bas de son étalon, sa grande cape noire dégoulinante laisse apparaître, couvrant une partie de son dos, une croix blanche composée de quatre triangles. Chacun d'entre eux semble symboliser une flèche dont les extrémités opposées à la pointe présentent une forme de V. L'homme se saisit prestement du heurtoir et en assène plusieurs coups énergiques sur le vantail de bois. Il patiente quelques secondes avant de taper cette fois de son poing à cette porte qui refuse de se mouvoir. Un grincement précède le glissement d'une trappe, laissant apparaître le visage d'un moine faiblement éclairé par une bougie. Après quelques échanges très succincts, le portail s'ouvre, autorisant le passage au cavalier et à son cheval.

À peine l'homme a-t-il franchi cette dernière étape que, terrassé par l'épuisement, il s'écroule sur le sol aux pieds de son hôte.

1

Vendredi 6 juillet 2018.

Le soleil inonde le fond de la ria. Comme chaque matin en sortant de chez elle, Maëla effectue les quelques pas qui la séparent du bras de mer. Depuis qu'elle s'est installée dans ce loft aménagé dans l'usine de soude désaffectée, elle ne se lasse pas d'admirer la beauté du paysage que lui offrent ses fenêtres. Postée face à l'aber, elle prend quelques minutes pour observer le vol des oiseaux et le halo naissant du soleil. Commencer chacune de ses journées devant ce spectacle l'arme pour affronter toutes les péripéties que lui réserve son métier.

Dans la douceur de ce matin d'été, elle parcourt les quelques mètres qui séparent son domicile de la caserne. À la différence des mois hors saison, pour traverser la rue principale d'accès au village, le flux de voitures conduites par des touristes l'arrête. Ces voyageurs s'appêtent à visiter ce bourg du bout du monde ou à s'embarquer pour les îles de la mer d'Iroise.

En pénétrant dans les bureaux, elle salue successivement Gregory, Christine et Maxime qui occupent tous les trois le même bureau avant de rejoindre Gildas avec lequel elle partage son espace. Comme à l'accoutumée, il l'accueille avec un grand sourire :

— Alors, bien dormi ?

— Un peu court ! On a trop traîné hier.

— Eh ! C'est moi le vieux et c'est toi qui as du mal à émerger. Je te rappelle qu'avec mes dix ans de plus au compteur, je devrais plus galérer que toi pour me remettre d'une soirée trop arrosée. Méfie-toi, tu t'encroûtes.

— Joue au plus malin ! Te souviens-tu que tu passes ton tour une semaine sur deux quand tu gardes tes marmots ? Moi, j'assume sans discontinuer.

— Quelle abnégation ! Tu t'astreins à subir les fêtes avec nos potes à chaque occasion. Tu mérites une médaille, rigole-t-il.

Maëla sourit et lui balance une tape sur l'épaule. Elle connaît Gildas depuis toujours. Ils sont nés tous les deux au Conquet et malgré leurs dix années de différence, ils ont participé aux mêmes fêtes et vécu des enfances similaires. Leur collaboration depuis cinq ans a fini de les rapprocher. Son poste de commandant de la brigade ne permet pas à Maëla de trop sortir de son rôle hiérarchique avec toute son équipe, mais l'antériorité de sa relation avec Gildas a primé. Avant de le voir comme son adjoint, elle le considère comme son ami.

Elle s'installe et demande :

— As-tu effectué un point sur l'avancée de l'enquête sur les cambriolages des derniers jours ?

— Justement ! On piétine. Les voisins n'ont rien vu et rien entendu. Mais ce n'est pas très étonnant, étant donné que les maisons visitées se trouvent chaque fois isolées.

— Le mode opératoire te semble-t-il identique pour chacun des vols ?

— Oui, sans aucun doute, la même équipe intervient. La seule piste dont nous disposons concerne une villa épargnée pour le moment. Elle ne se situe pas très loin du camping, et des estivants ont aperçu au crépuscule des personnes qui tournaient autour. Du coup, pour les nuits à venir, j'ai prévu d'y planquer une patrouille, en espérant attraper nos malfrats la main dans le sac.

— Parfait ! Et le dossier de harcèlement sexuel à la Poste, comment avance-t-il ?

— L'entreprise a suspendu de ses fonctions l'agent en question. Déjà, il n'est plus en état de nuire. Je l'ai convoqué lundi prochain pour un premier interrogatoire. Mais franchement, la plainte de la nana qui se dit agressée me laisse songeur.

— Non, Gildas, je t'en prie, pas ce genre de tournure de phrase : « qui se dit agressée » ! Par ces mots, tu sembles tout de suite douter de la parole de la femme. Donc je reformule. Pourquoi l'accusation de la factrice te pose-t-elle un problème ?

— Excuse-moi, on n'efface pas des siècles d'éducation machiste du jour au lendemain. Je rectifie : la dame indique qu'elle chahutait beaucoup avec ses collègues. Le premier geste déplacé a eu lieu un jour où l'homme incriminé l'avait installée dans un chariot de courrier et qu'il fonçait en la poussant à travers le centre. Elle confirme qu'elle s'amusait, mais que lorsqu'il l'a libérée, il a mis lourdement ses deux mains sur ses seins.

— Qu'est-ce que qui te gêne là-dedans ?

— J'ai le sentiment que je m'engage sur un terrain glissant, mais je vais quand même oser te donner le fond de ma pensée. Permettre autant de familiarité à un ou des mecs, c'est peut-être ouvrir la porte à de mauvaises interprétations ou à des abus ?

— D'accord. Donc si un de tes potes amuse la galerie en te balançant dans un caddie et en fonçant à travers le parking,

tu trouveras légitime qu'il prenne tes testicules en main après votre épopée fantastique ?

— J'ai compris, je sors !

— Voilà, conclut Maëla en éclatant de rire. Cela étant, même si tu exprimes mal les choses, j'imagine que tu essaies de me dire que cette femme a peut-être transmis un message flou. Alors, je te l'accorde, cette scène qu'elle t'a décrite peut y faire penser. Mais quoi qu'il en soit, si j'ai tout suivi, elle ne porte pas plainte uniquement pour ce pelotage non autorisé, son agresseur ne s'est pas arrêté là.

— Oui, tu as raison.

— Redonne-moi le dossier, je le relirai et je t'accompagnerai lundi pour l'interrogatoire de ce type.

— Effectivement, je crois que ce sera mieux, reconnaît Gildas en affichant un sourire contrit.

En quittant les lieux, au terme d'une matinée bien remplie, Maëla constate que son équipe au grand complet planche toujours sur les affaires en cours. Elle aime cette ambiance studieuse. Seul son adjoint, Gildas Le Garrec, et elle ne portent pas les habits réglementaires. Ils ne participent que très rarement à des actions de maintien de l'ordre, ce qui les autorise à opter pour une tenue civile dans le cadre de leurs enquêtes. Chaque fois qu'elle prend son service, Maëla choisit des vêtements sobres et pratiques et quand elle se trouve en présence de Gildas, elle remarque que leurs apparences identiques révèlent un autre style d'uniforme. Le jean, le tee-shirt uni couleur neutre et les baskets leur permettent de ne pas attirer l'attention sur eux. Elle reconnaît qu'elle aime le costume d'apparat, mais estime que celui plus basique de gendarme n'est pas très seyant. La jupe et les talons qui s'intègrent dans la tenue des grandes circonstances avantagent son mètre soixante-cinq. De plus, de son point de vue, le bleu typique des forces de l'ordre ne met pas en valeur ses yeux noisette. En repensant à cette remarque qu'elle avait formulée devant sa meilleure amie, Anaïs, tout au début de sa carrière professionnelle, elle ne peut s'empêcher de sourire. Cette

dernière lui ressort ponctuellement ce constat puéril et elles en rient encore. Cela étant, malgré les cinq ans écoulés et du haut de ses 29 ans, elle ne nie toujours pas qu'elle ne souhaite pas céder sur sa féminité. Elle estime que l'armée doit s'adapter à un minimum de fantaisies. C'est pourquoi lorsqu'elle travaille, elle retient ses longs cheveux bruns dans une queue de cheval discrète. Mais elle ne supprime pas la touche délicate de fard à paupières, le blush qui donne une bonne mine et le gloss rosé.

En sortant de la gendarmerie, Maëla remonte jusqu'au bourg pour partager sa pause de midi avec Anaïs. Elle aime cette coupure qu'elle s'offre chaque fois que son emploi du temps le lui permet. Depuis que son amie d'enfance a ouvert son propre magasin de prêt-à-porter dans la rampe Lombard et qu'elle habite au-dessus de son commerce, les deux jeunes femmes se voient presque tous les jours.

Comme souvent, elles se retrouvent Chez Louise pour se régaler de galettes et de crêpes. Anaïs est déjà attablée quand Maëla franchit la porte :

— Alors, ma belle, combien de meurtres as-tu élucidés dans ta matinée ?

— Et toi, combien as-tu vendu de pyjamas ?

— Tu sais bien que je ne propose pas de lingerie.

— Ben justement ! Des assassinats au Conquet, c'est à peu près comme les nuisettes dans ta boutique, ils n'existent pas.

Anaïs éclate de rire et Maëla en profite pour détailler son allure du jour. Même assise, son petit mètre cinquante-huit paraît évident et sa tenue, à nulle autre pareille, met en valeur sa blondeur, son teint de porcelaine et ses yeux bleus. Elle ne peut s'empêcher mentalement de la comparer à une poupée. Sa cascade de cheveux entoure son visage maquillé avec grand soin. Et encore une fois, le contraste entre les deux amies se révèle flagrant. En ce qui les concerne, le dicton qui énonce que les contraires s'attirent se vérifie. Elles paraissent aussi différentes psychologiquement que physiquement.

Quand l'une affiche un casque blond, des boucles brunes encadrent le minois de l'autre. Quand l'une ne cesse de s'exprimer, l'autre est réservée. Cette liste pourrait s'allonger sur la plupart des critères marquants de leur personnalité respective.

Quand elles attaquent leurs galettes, elles ont déjà analysé la presque totalité de leur sortie de la veille au soir. Comme les joueurs d'une équipe de foot, elles aiment refaire le match. Tout y passe, mais elles s'appesantissent principalement sur la gent masculine. Anaïs savoure encore et toujours son célibat et en profite avec délectation pour multiplier les conquêtes. De son côté, Maëla a rencontré Erwan, il y a maintenant trois ans. Même si son métier de marin dans la marchande l'oblige à de nombreuses et longues absences, elle veut croire à la pérennité de son couple. Mais sa présence non accompagnée dans la plupart de leurs soirées attire les regards masculins.

Anaïs enchaîne :

— Figure-toi que ce matin, j'ai encore vécu une scène agaçante. Une petite jeune fille d'environ 14 ans est venue acheter des fringues avec son père, la quarantaine. La gamine a flashé sur une jupe très courte et un top découvrant le ventre. Elle avait enfilé les deux et virevoltait dans la cabine d'essayage. Bien sûr, ses mouvements soulevaient le tissu et laissaient voir sa culotte. Dès que le père l'a aperçue, il s'est écrié : « Ah, non, Clara ! Je refuse ! Pas question ! C'est un appel au viol, cette tenue ! » La danse de la minette la rapprochait plus d'un bébé de 2 ans, elle est devenue toute rouge. Je suis convaincue que le côté sexué que lui attribuait son père l'a choquée.

— Comment as-tu réagi ? s'inquiète Maëla.

— Mal ! J'en ai marre de me taire. Ce type de situation se présente trop souvent à mon goût et pour ménager mon chiffre d'affaires, je la ferme. Je ne peux plus. J'ai balancé : « Votre fille resplendit dans ce petit ensemble Si elle avait 4 ans,

auriez-vous pensé pareillement ? Posez-vous la question ? » Bien sûr, j'ai eu droit à la litanie habituelle qui consiste à considérer que pour que mes clients quittent mon magasin avec une belle addition, je pourrais aller jusqu'à vendre mon âme ! Je lui ai rétorqué que lui, en sortant ce type de phrase, il participait à culpabiliser les femmes et que ce genre de remarque impliquait de faire peser sur la victime la responsabilité du crime qu'elle aurait subi. Il m'a regardée avec de grands yeux. J'ai bien vu qu'il ne comprenait pas la teneur de mon propos. J'ai insisté en ajoutant : « Vous venez de dire à votre fille que si un jour, elle est violée, elle l'aura bien voulu ! Vous ne pensez pas que même si une femme se promène nue dans la rue, cela n'autorise pas les hommes à se passer de son consentement ? » Là, j'ai senti que je le déstabilisais.

— Je parie qu'il est parti en courant et, bien sûr, sans sortir sa carte bancaire, ricane Maëla.

— Non ! Il a acheté la tenue convoitée par la gamine, s'étonne Anaïs.

Alors que Maëla s'apprête à répondre, les vibrations de son téléphone la rappellent à l'ordre. Quand le nom de Maxime apparaît sur l'écran, elle n'hésite pas à décrocher :

— Je viens de recevoir une communication du 18 qui signale qu'un randonneur serait tombé du haut de la falaise au bout de la plage des Blancs Sablons, du côté de Ploumoguier. Le correspondant n'en savait pas plus. Gildas quitte le bureau. Où te récupère-t-il ?

Maëla se lève et d'un geste désigne à Anaïs la caisse en lui mimant un futur appel pour lui régler sa part de la facture. Elle sort de la crêperie en répondant à Maxime :

— Je l'attends devant Chez Louise.

Dans la voiture qui file sur la route, Maëla se souvient des motivations qui l'ont poussée à intégrer la gendarmerie. Passionnée depuis son plus jeune âge par tous les jeux de

raisonnement et d'enquête, à l'adolescence, elle a trouvé un exutoire à ce besoin d'élucider des mystères dans les recherches généalogiques qu'elle a menées avec son père. Le cheminement déductif nécessaire pour remonter dans le passé a fini de la convaincre qu'elle ne pourrait s'épanouir que dans un travail l'obligeant à creuser dans des intrigues.

La voix de Gildas la ramène au moment présent :

— Avec tous les vacanciers présents actuellement, je crains que la scène soit encombrée.

Ils approchent du lieu indiqué et Maëla ne juge pas utile de répliquer : elle se contente de lui montrer d'un signe de tête la foule amassée.

Ils se faufilent pour rejoindre les pompiers. La mer est montée et l'accès au pied de la falaise ne peut s'effectuer qu'en bateau ou en descendant en rappel. Deux sauveteurs se trouvent déjà à côté du corps et Maëla, après avoir salué leur commandant, se tient près de lui quand son talkie-walkie confirme le décès du randonneur. Pendant que Gildas s'affaire à éloigner les badauds et à sécuriser la zone, Maëla repère deux hommes qu'un soldat du feu semble tenter de réconforter.

— Bonjour, Maëla Bargain. Capitaine de gendarmerie. Que s'est-il passé ?

Ils lèvent de concert leur regard hébété vers elle et le plus âgé bafouille :

— Nous n'avons rien compris. Nous avons mangé tous les trois au restaurant avant d'entamer cette randonnée. Nous n'avons pas abusé, il n'avait pas bu et pourtant, nous sommes tous les deux convaincus qu'il n'est pas tombé, mais qu'il s'est jeté. Étant donné l'étroitesse du chemin, nous avançons en file indienne, il se trouvait entre nous deux. Il a commencé à dévier et il riait. Nous avons pensé qu'il voulait nous amuser. Avant que nous ayons le temps de comprendre et de réagir, il s'est lancé dans les airs en écartant les bras comme s'il se prenait pour un oiseau sans ailes.

2

Dimanche 8 juillet 2018

Maëla a décidé de remonter à pied vers le bourg pour honorer de sa présence le repas dominical auquel elle est attendue chez ses parents. Elle profite du soleil radieux qui inonde la pointe finistérienne. Vêtue d'une robe légère, elle savoure la douceur de l'air et la chaleur de ce dimanche estival. Il ne manque que la présence d'Erwan à son bonheur. Cette pensée la ramène trois ans en arrière. Elle se souvient de leur première rencontre.

Maëla était entrée discrètement dans la salle principale des archives départementales du Finistère. L'ambiance feutrée de ce lieu de recherches lui rappelait celui de la bibliothèque universitaire qu'elle avait hantée pendant toute la durée de ses études de droit.

Sa démarche de ce jour était liée à un de ses loisirs qu'elle préférait cacher aux jeunes de sa génération. En effet, être branchée généalogie à 26 ans la crédait de quelques décennies de plus. D'ailleurs, le public présent dans cet antre

s'accordait à merveille avec les documents anciens qu'il protégeait.

Après avoir rassemblé les registres qu'elle souhaitait compiler, elle s'était installée à une table proche de la fenêtre. Elle avait jeté un œil autour d'elle et, étonnée, remarqué que, pour une fois, un homme dans ses âges était plongé dans les listes décennales à quelques mètres d'elle. Il alliait sa jeunesse à un physique plutôt agréable. Discrètement, Maëla l'avait détaillé. Grand, brun et vêtu d'un jean et d'un tee-shirt, il dénotait dans cet environnement vieillot. Elle avait constaté que son observation qu'elle croyait furtive n'avait pas dû le rester suffisamment quand elle avait croisé le regard marron et amusé du généalogiste. Le sourire qu'il affichait ne laissait planer aucun doute : il s'était senti scruté. Maëla avait rougi violemment et s'était détournée précipitamment. À peine avait-elle tourné le premier feuillet qu'elle avait perçu une présence près d'elle avant de capter un chuchotement :

— J'imaginai que j'étais le seul individu de moins de 50 ans susceptible de fréquenter ce lieu ! Quelles sont les raisons qui peuvent pousser une jeune et jolie femme à se perdre dans cette salle sinistre ?

Surprise, Maëla avait tardé à répondre et elle avait entendu :

— Je m'appelle Erwan, et vous ?

— Maëla

— Apparemment, nos parents respectifs étaient amoureux des prénoms bretons ! Alors, que cherches-tu ici ?

— Ma mère et mon père portent le même nom. J'ai construit mon arbre généalogique pour savoir si un lien existait entre eux. Je n'ai rien trouvé, mais j'ai chopé la passion de ce type de quête. Et toi ?

— Le mien possède encore plusieurs inconnus, j'essaie de remplir les trous. Donc rien ne nous oblige à rester enfermés. Je t'offre un verre !

Il s'était levé, ne semblant pas imaginer un seul moment qu'elle puisse refuser de lui emboîter le pas. Amusée, Maëla était entrée dans son jeu.

Les heures, les jours et même les semaines qui avaient suivi l'avaient entraînée dans une passion inédite. Seule la profession de ce compagnon plein de fantaisie lui déplaisait : il naviguait dans la marine marchande. L'épée de Damoclès de son prochain départ en mer attristait Maëla. Elle s'était obligée à profiter à fond du moment présent. Elle avait savouré sa prévenance, sa tendresse et cette impression de s'être transformée en princesse qu'il avait su lui offrir. Dans ses bras, elle vivait intensément.

Aujourd'hui, le seul avantage qu'elle accorde à son absence se résume à sa possibilité de se perdre dans son travail.

D'ailleurs, depuis vendredi, elle ne cesse de s'interroger sur la chute suspecte du randonneur. Ses amis s'acharnent à nier qu'il ait pu volontairement se donner la mort, et sa famille refuse également cette hypothèse. Elle reconnaît que rien ne paraît justifier ce geste. Mais dans les différents documents qu'elle a consultés sur le sujet, elle a découvert que l'entourage ne percevait pas toujours le mal-être ressenti par le futur suicidé. Cet acte marque une détresse intense et il s'effectue d'une manière impulsive et non réfléchie à la suite d'un élément déclencheur supplémentaire concrétisant la goutte de trop.

Les interrogatoires poussés des deux accompagnateurs se recourent dans les plus infimes détails et ni Gildas ni elle n'y trouvent la moindre incohérence. L'autopsie du corps se poursuit et elle espère qu'elle lui apportera une partie de la clé de l'énigme.

Pour le moment, avant d'entrer chez ses parents, elle s'oblige à évacuer ces préoccupations professionnelles de son esprit pour profiter de ses proches. Les rires de sa sœur et de son frère l'attirent vers l'arrière de la maison. Comme à

l'accoutumée, elle arrive la bonne dernière. Les sourires chaleureux qui l'accueillent lui rappellent instantanément l'importance d'une famille aimante. L'un après l'autre, sa mère et son père l'embrassent et ne jugent pas nécessaire de lui adresser une quelconque remarque pour son léger retard. Ils laissent ce privilège à Denez qui ne rate jamais une occasion de la taquiner :

— J'imagine que ma frangine sort d'une course poursuite derrière un grand bandit dans les avenues du Conquet. Évidemment que faire régner l'ordre dans cette plaque tournante du crime justifie tous les contretemps.

— Figure-toi que je me suis contentée de monter à pied. Tu sais, ces excroissances qu'on appelle des jambes et que les parents avaient aussi demandées en option pour toi et dont tu te sers le moins possible. Eh bien, moi, je les ai utilisées pour venir jusqu'ici.

— Je suis déçu. J'espérais que tu nous raconterais une affaire criminelle croustillante. Je te pardonne, lance-t-il en l'enlaçant.

— Merci de ta clémence. Et toi, tu n'as pas réussi à découvrir le hacker qui sévit chez Thalès ?

— Je crois que nous voguons tous les deux dans la même galère. Toi, tu rêves de gérer une vraie enquête et moi, je deviens un ingénieur en sécurité informatique aigri parce que rien ne bouge dans mon job.

— C'est étonnant, enchaîne Nolwenn, vous avez tous les deux choisi un emploi qui implique de traquer la malhonnêteté et vous ne rencontrez que des bisounours. Moi, j'ai opté pour le métier le plus sinistre sur le papier, expert-comptable, et je passe ma vie à déjouer de la cavalerie et des malversations. Le monde tourne à l'envers.

— Oh là ! Oh là, les enfants ! On cesse de parler boulot, clame Jean-Jacques. Vous savez bien que quand vous franchissez notre porte, la consigne impose que vous laissiez vos préoccupations sur le palier.

— Oui, papa ! crient de concert Maëla, Nolwenn et Denez.

En règle générale, Maëla ne ressent aucune difficulté à oublier son métier, et même si aujourd'hui l'exercice lui demande un peu plus de volonté, elle s'y astreint pour profiter au mieux de ce cocon.

Nicole, leur mère, a orienté avec délicatesse la conversation sur les prochaines vacances programmées par chacun d'entre eux. Silencieuse, Maëla écoute les projets de ses deux cadets. Bien qu'elle ne soit l'aînée que de deux ans pour sa sœur et de quatre ans pour son frère, elle s'est toujours sentie bien plus âgée qu'eux. Son caractère posé et réservé contraste avec leur enthousiasme et leur folie. Elle est d'ailleurs aussi la seule à s'afficher officiellement en couple. Erwan multiplie les absences, mais il tient une place légitime dans son existence, alors que d'après les confidences de Nolwenn et de Denez, eux se contentent de papillonner.

De temps en temps, elle les envie. Les éloignements permanents de son conjoint ne lui permettent pas de s'épanouir comme elle le souhaiterait dans cette histoire. Pourquoi s'est-elle éprise d'un navigateur ? Lorsqu'elle l'a rencontré, si elle avait connu son métier, elle se serait enfuie. Mais voilà, quand elle a compris qu'elle se lançait dans une relation quasiment à distance et même pire, elle était déjà accrochée.

Maintenant, leurs échanges se résument la plupart du temps à des communications téléphoniques longue distance. Erwan l'appelle de Polynésie, d'Australie, d'Argentine ou de Thaïlande. Mais malgré l'exotisme et l'apparence de destinations de vacances de tous ces lieux, quand Erwan la rejoint, voyager est exclu. Il parcourt suffisamment le globe dans le cadre de son métier et n'aspire qu'à la quiétude de l'immobilisme. De son côté, Maëla rêve de s'envoler vers un pays paradisiaque.

Laissant Nolwenn et Denez détailler leurs prochaines escapades à Nicole, Jean-Jacques se rapproche de Maëla :

— Et toi, rien de prévu, comme d’habitude ?

— Non, tu sais bien qu’Erwan ne veut pas courir le monde sur ses périodes de relâche.

— Oui, mais toi, tu en as envie. Un couple se construit aussi sur des compromis. Vous n’êtes pas obligés d’effectuer un safari au Kenya et donc de bouger perpétuellement. Une semaine de farniente dans un hôtel-club au soleil t’apporterait le dépaysement auquel tu aspires et ne contraindrait pas Erwan à s’agiter.

— C’est vrai ! Je n’y avais pas pensé. Dès son prochain appel, je lui propose cette option.

— Je crois qu’il t’aime réellement et qu’il souhaite te rendre heureuse. Je suis convaincu que ce projet l’emballera.

Maëla se réjouit déjà de cette future escapade et se promet de se lancer dans la consultation des sites de voyage dès son retour chez elle. Elle recentre la conversation sur un sujet qu’ils aiment tous les deux :

— As-tu exhumé de nouvelles trouvailles généalogiques ?

— J’ai déniché un bagnard dans mes ancêtres. Je fouille pour tenter de découvrir l’acte qui l’a propulsé à Cayenne.

L’évocation de ce repris de justice ramène Maëla à la source de sa vocation de gendarme. En effet, lorsqu’elle avait commencé, aidée par son père, à creuser sur son ascendance, elle s’était très rapidement passionnée pour le côté déductif et intrigant des recherches nécessaires à l’établissement d’une filiation complète. Au fil des années, ce loisir tentaculaire avait fait naître en elle l’envie d’orienter son futur métier vers la résolution d’énigmes. Elle était devenue gendarme parce qu’elle adorait la généalogie. Cette constatation l’amusait.

Deux heures plus tard, le repas englouti, équipés de leur maillot et de leur serviette de plage, Maëla, Nolwenn et Denez descendent vers Portez. Les touristes ont envahi le sable, mais ils se faufilent vers l’extrémité droite et y retrouvent leurs amis. L’océan leur tend les bras et sans attendre, ils se

précipitent tous dans les vagues. Après ce bain revigorant, en s'étalant au soleil, Maëla reconnaît intérieurement que cette pause conquétoise recèle un vrai goût de vacances.

— Qui vient jouer au volley ? crie Gildas.

Sans surprise, Maëla voit Tristan, Denez et deux amis de ce dernier le rejoindre. Les filles se méfient des smashes destructeurs et préfèrent rester en symbiose avec leur serviette. Cela étant, dans un ensemble synchronisé, elles se retournent toutes, pressées officiellement de parfaire le bronzage de leur ventre et officieusement de se régaler des muscles en mouvement du panel de beaux mecs qui s'exhibe devant elles. Maëla remarque que sa petite sœur semble prêter une attention bien particulière à Quentin, un des amis de leur frère. Elle s'amuse à suivre les regards qu'ils se lancent. Au fil du match, le comportement du jeune homme, qui ne cesse de s'assurer que Nolwenn ne le quitte pas des yeux, confirme à Maëla qu'il y a anguille sous roche. Elle l'envie.

3

Mardi 10 juillet 2018

Le bilan de l'autopsie du randonneur ne révèle aucune information expliquant son geste. Les analyses n'ont pas détecté de substance étrangère dans son sang qui aurait pu justifier son comportement. Maëla et Gildas s'interrogent sur la suite à donner à cette affaire. Depuis vendredi, les proches de la victime ne cessent de claironner qu'ils refusent d'admettre l'hypothèse du suicide, et pourtant tout prête à penser qu'ils se trouvent face à un acte désespéré.

L'arrivée de Christine dans leur bureau les sort de leurs réflexions :

— Je viens de recevoir un coup de fil du 18. Cette fois, ils m'annoncent la chute d'un parapentiste, encore une fois sur les Blancs Sablons. Décidément, cet été, les sollicitations ne nous manquent pas !

Maëla et Gildas se précipitent sur les lieux de l'accident. Il n'est que 13 h, les baigneurs n'occupent pas encore la plage. En revanche, les surfeurs profitent des vagues bien formées. Leurs ailes déployées près d'eux sur le haut de la dune,

plusieurs deltaplaneurs choqués regardent les pompiers tenter de sauver leur collègue qui s'est écrasé sur le sable. Immédiatement, les secouristes confirment à Maëla le décès du sportif. Un groupe de trois hommes assis sur les rochers semble terrassé. Maëla s'approche et demande :

— Vous connaissiez la victime ?

— Nous sommes ses amis, nous venons toutes les semaines tous les quatre nous entraîner ici, lui répond le plus grand, la gorge nouée.

— Comment cela s'est-il produit ?

— Nous n'avons pas compris. Un hélicoptère sanitaire est passé assez bas et dans les secondes qui ont suivi, Charles a dévié et il est tombé comme un oiseau sans ailes.

— Était-il un parapentiste confirmé ?

— Tout à fait ! Il est le plus âgé de nous quatre. Il a 60 ans et pratique depuis plus de dix ans.

Maëla remarque que l'homme continue à s'exprimer au présent. Elle comprend que le traumatisme soudain qu'ils ont subi ne les autorise pas encore à accepter la mort de leur ami. Elle tente d'avancer avec tact pour recueillir quelques informations complémentaires :

— Vous me dites qu'il avait 60 ans, savez-vous s'il avait des problèmes de santé particuliers ?

— Il était en pleine forme. Nous avons mangé rapidement au restaurant avant de rejoindre les dunes et à table, il nous a bassinés avec ses analyses de sang et son check-up complet qu'il avait effectués récemment et qui le classaient parmi les jeunes premiers.

La conversation paraît jouer un rôle d'exutoire et l'homme qui vient de s'exprimer a cette fois réussi à utiliser l'imparfait pour parler de la victime. Inspirée par la mort du randonneur, Maëla ose demander :

— Pensez-vous qu'il pourrait avoir décidé de se suicider ?

Les regards hagards et outrés qui se portent sur elle, avant qu'aucun d'entre eux ne réplique, lui confirment que cette hypothèse leur semble monstrueuse. Ils s'écrient de concert :

— Certainement pas !

— Pourquoi ? enfonce-t-elle le clou.

— Je ne saurais pas vous expliquer pourquoi, mais c'est une évidence. Il était heureux en couple, il n'avait aucun problème avec ses enfants et professionnellement, rien ne clochait non plus, affirme le plus âgé des trois.

— Je suis d'accord, cette idée me paraît totalement incongrue, confirme son ami.

— Pareil ! conclut le dernier homme.

Maëla choisit d'en rester là, et avant de s'éloigner leur demande de bien vouloir transmettre leurs coordonnées à son adjoint pour les suites de l'enquête. Les collègues de la gendarmerie scientifique ont envahi les lieux et s'affairent à regrouper tous les indices matériels. Le médecin légiste continue d'étudier le corps. Songeuse, Maëla observe autour d'elle. Elle ne peut s'empêcher d'effectuer un parallèle entre ce décès inexplicable et celui tout aussi obscur du randonneur quelques jours plus tôt. Lorsque Gildas la rejoint, elle demande :

— Qu'en penses-tu ?

— Bizarre.

— C'est-à-dire ?

— Une impression que des similitudes apparaissent entre cet accident et celui de la semaine dernière.

— Je valide. Nous rentrons à la gendarmerie et nous lançons une réunion d'équipe, je crois que nous devons mettre toutes nos matières grises en commun.

Christine, Maëla, Gregory, Maxime et Gildas se sont rassemblés dans le plus grand bureau. Après un compte-rendu rapide des deux affaires, Maëla et Gildas ont confié à leurs collègues qu'ils pensaient qu'un lien pouvait exister entre ces

deux morts. Debout près du tableau, Gildas note les remarques de tous :

— Les deux victimes sont des hommes, constate Christine.

— Je dirais également que malgré leurs huit ans d'écart, ils appartiennent à la même génération, ajoute Gregory.

— L'un et l'autre faisaient partie d'un groupe de mecs, aucune femme, observe Maëla.

— Les deux accidents ont eu lieu en début d'après-midi, écrit Gildas en l'énonçant.

— Vous nous avez bien indiqué que les potes des deux morts vous ont dit avoir mangé au restaurant juste avant ? demande Maxime.

— Tout à fait, confirme Maëla.

— Dans quels établissements ? interroge Maxime.

— Nous ne possédons pas cette précision, répond Gildas. Connaître le nom des cantines dans lesquelles ils ont déjeuné ne nous apportera pas grand-chose.

— À moins qu'ils aient fréquenté le même lieu, insiste Maxime.

— Tu as complètement raison, nous devons vérifier, enchaîne Maëla. D'autres idées ?

Le silence s'installe ; elle lance :

— Bien. Maxime, tu appelles l'un des deux hommes présents auprès de François de Monlabis, le randonneur, et toi, Christine, tu te charges d'un de ceux de Charles de Kamerec, le parapentiste.

— Mais ce sont aussi, tous les deux, des « de » quelque chose ! s'écrie Gregory.

Les cinq enquêteurs évaluent silencieusement l'intérêt de cette découverte. Gildas intervient :

— Peut-être est-ce une simple coïncidence. Mais nous devons également creuser cette information.

— Très bien, demain nous allons commencer par aller visiter les deux familles, décide Maëla. Nous verrons si un lien existe entre elles.

En quittant le bureau, la jeune femme continue à tourner ces différentes constatations dans son esprit. Elle adore son métier, mais elle sait que quand elle ferme la porte de la gendarmerie derrière elle, elle ne peut pas toujours oublier les dossiers et les affaires qu'elle traite toute la journée. Ce soir, son cerveau, en pleine ébullition, ne perçoit que lorsqu'il arrive à sa hauteur la présence à ses côtés de Gildas :

— Arrête de gamberger ! lui lance-t-il. Chaque heure offre ses plaisirs, allons profiter de la plage et de la mer.

Maëla sourit et lui emboîte le pas. Elle remarque que Gildas porte un sac à l'épaule. Il avait anticipé cette escapade de fin de journée. Ravis de jouir pendant quelques heures de ce bel été, ils s'accordent pour éviter les Blancs Sablons, théâtre trop présent de leurs affaires en cours, et choisissent de rejoindre la crique de l'Îlette. Cette anse perdue au bout de la presqu'île de Kermorvan reste très souvent protégée des vents dominants. De plus, l'impossibilité de s'y rendre en voiture écarte les gros afflux d'estivants.

Après une rapide visite chez Maëla, ils suivent la ria du Conquet jusqu'à la passerelle. Ce petit pont mythique qu'ils ont toujours connu et qui, enfants, leur ouvrait le chemin vers les vastes étendues dunaires, aujourd'hui, les aide à s'éloigner de leurs soucis professionnels. 18 h sonnent au clocher de l'église, mais en ce début juillet la longueur des jours se situe à son maximum et le soleil brille haut dans le ciel. Une fois l'aber traversé, la mer mi-montante leur permet d'emprunter les grèves pour atteindre l'isthme qui sépare la plage des Blancs Sablons du port du Conquet. Cette promenade les invite à se raconter leurs souvenirs d'enfance dans ces lieux qui ont connu toutes leurs inventions, leurs bêtises et leurs découvertes. Leurs dix ans de différence leur offrent des perceptions légèrement distinctes. Quand ils arrivent au phare de Kermorvan, ils observent tous les deux la barrière qui protège cette vigile maritime et son enceinte. Dans leur imaginaire de gamins, derrière cette clôture se cachait un monde inexploré et empli de périls. Maëla n'a jamais osé

enfreindre cette restriction et en escalader le mur. En revanche, Gildas, en petit garçon intrépide, mais aussi, comme il le raconte à Maëla, entraîné par l'effet de groupe, s'est risqué une fois à pénétrer dans cet enclos mystérieux.

Il avait une dizaine d'années. Au crépuscule, à cette heure entre chien et loup, qui offre encore suffisamment de luminosité pour voir autour de soi, mais qui salue déjà l'arrivée de la nuit, avec deux amis, équipés de lampes de poche, ils avaient franchi la limite interdite. C'était à l'automne. Il se souvient que, comme des aventuriers, ils avaient préparé leur équipée plusieurs jours en avance. Chargés de leur sac à dos contenant le nécessaire de survie qu'ils estimaient indispensable, ils s'étaient lancés dans ce défi aussi gonflés que s'ils avaient projeté d'atteindre le haut de l'Everest.

Pendant leur marche du Conquet jusqu'aux abords du phare, leur conversation s'était uniquement attardée sur les comportements à adopter face à tous les dangers auxquels ils allaient immanquablement être confrontés. Cette énumération allant crescendo tout au long de leur périple, la peur les avait envahis. Aucun des trois compères n'avait voulu faire figure de pleutre et ils n'avaient pas reculé. Dès ses premiers pas derrière le mur d'enceinte, Gildas se souvient très bien des ombres qu'il n'avait cessé de surveiller. Le faisceau lumineux du phare qui balayait la mer et la dune à un rythme régulier accentuait la semi-obscurité. Le vacarme permanent du ressac sur les rochers en contrebas ne permettait pas d'entendre le moindre bruit qui aurait indiqué une présence ennemie et dangereuse. Gildas s'était senti aveugle et sourd. Le corps tendu à l'extrême, il avait tenté de forcer tous ses sens pour reprendre le dessus, mais incapable de maîtriser sa panique, il avait suivi au plus près ses deux amis qui semblaient bien plus à l'aise que lui. Depuis qu'ils avaient programmé leur aventure, ils s'étaient alimentés des légendes des naufrageurs ; ses deux acolytes s'étaient mis dans la peau de ces pilleurs d'épaves et s'attachaient à lancer des signaux

lumineux vers l'océan en espérant attirer un bateau dans leurs filets. Probablement doté d'un peu plus de bon sens, Gildas s'était contenté d'attendre qu'ils se lassent, convaincu que les grandes années de ces bandits des falaises s'étaient écoulées à une époque où le feu des phares n'existait pas. Il se souvient qu'ils avaient fini par quitter les lieux après de bien trop longues minutes à son goût. Transi de froid et de peur, il avait repris avec entrain le chemin du retour entouré de ses deux compères qui ne cessaient de se raconter réciproquement leur aventure. Il se taisait et en les écoutant, il cherchait à comprendre pourquoi malgré sa participation, il n'avait absolument pas l'impression d'avoir vécu les mêmes moments qu'eux. À les entendre, ils avaient vaincu par leur courage et leur bravoure d'immenses périls.

Cette escapade interdite s'était conclue par une punition sévère de ses parents qui, sans même connaître le but de son périple, s'étaient emportés en raison de son heure tardive de retour.

Maëla adore l'art de conter que possède Gildas. Captée par son récit, elle s'aperçoit qu'ils sont arrivés devant la plage de l'Îlette sans qu'elle ait pris conscience des derniers mètres parcourus. Elle remarque :

— Enzo s'est peut-être déjà lancé dans ce type de défi.

— Je ne veux pas endosser le costume du père convaincu de tout savoir de son même, mais je crois que mon fils et toute sa génération ne s'amusent plus de la même façon. Les aventures virtuelles ont remplacé la réalité.

— Tu répètes pourtant que tu limites sérieusement les écrans à tes enfants.

— Oui, mais cela n'empêche pas leurs amis d'en abuser, et ce type d'escapade s'organise à plusieurs. Mais tu as raison, je vais leur proposer à tous les deux de jouer aux explorateurs un de ces soirs. Allez, à l'eau !

Et sur ces mots, après avoir étalé sa serviette sur le sable et s'être dévêtu à grande vitesse, Gildas se précipite vers la mer. Maëla s'amuse à le voir s'ébrouer après son premier

plongeon. Elle le suit avec beaucoup plus de retenue. Elle sait que malgré la chaleur que diffuse le soleil de juillet, les premiers pas dans la grande bleue la saisissent toujours. Puis elle aime prendre le temps d'apprécier le moment. La douceur de l'air et la quiétude de l'endroit méritent qu'elle s'en imprègne. En ce début de soirée, seuls trois couples profitent encore de la tiédeur du sable. Cette impression coutumière de bénéficier de privilèges sur cette plage presque privée l'envahit une nouvelle fois. Elle se sent en complète harmonie. Elle sait que Gildas la connaît suffisamment pour respecter sa méditation improvisée et elle constate qu'il aligne les longueurs de natation en l'observant discrètement. Elle aime passer du temps avec lui. Il représente le grand frère qu'elle n'a pas.

Elle se mouille progressivement et sautille à chaque vague pour tenter de retarder le moment de son immersion totale. Quand l'eau entoure sa taille, elle se décide dans un cri à se lancer dans sa première brasse. Gildas rit et l'encourage :

— Je t'assure qu'après quelques mouvements, tu la trouveras bonne.

— Dis-moi que nous sommes transportés sous les tropiques pendant que tu y es !

— Presque ! ironise-t-il

Elle ne doute pas qu'effectivement son corps s'habitue progressivement à cette nouvelle température, mais le premier contact reste frais. Après plusieurs minutes, elle se place sur le dos, et la mer la porte. Elle admire le vol des goélands qui strient le ciel de leurs longues ailes. Gildas a regagné la plage et elle est seule dans cette étendue liquide qu'elle affectionne particulièrement. Elle se laisse bercer et s'aperçoit qu'elle a oublié tout ce qui ne se rapporte pas à ses sensations physiques. Depuis qu'elle a quitté son travail, elle n'a plus pensé à ces deux affaires étonnantes.

4

Mercredi 11 juillet 2018

Maëla et Gildas découvrent le manoir de Kerascao à Locmaria-Plouzané, résidence de la famille de Monlabis. Les connaissances de Maëla en architecture bretonne lui permettent immédiatement de le classer dans les bâtisses défensives du XVI^e siècle. Les grosses pierres en granit lui apportent une forme d'austérité égayée par des fenêtres à petits carreaux et à boiseries blanches. La cour fermée possède toujours un colombier et une chapelle.

Maëla se dirige sans hésitation vers la porte et se saisit du heurtoir. Un individu d'une cinquantaine d'années les accueille et se présente comme étant l'intendant de la propriété. Il les invite à patienter dans un salon dont les baies vitrées largement ouvertes donnent sur une énorme piscine. Ils n'ont pas le temps d'admirer les lieux avant qu'un jeune homme les rejoigne. Il les salue :

— Bonjour, je suis Nicolas de Monlabis, le fils de François.

— Toutes nos condoléances, murmurent les deux gendarmes de concert.

— Nous voudrions élucider quelques points avec vous, annonce Maëla.

— Je vous écoute.

— Êtes-vous le seul héritier ?

— Oui, je suis fils unique et ma mère est décédée d'un cancer, il y a cinq ans. À 22 ans, je suis dorénavant orphelin, chuchote-t-il.

Maëla perçoit sa détresse et ne peut s'empêcher de poser une main sur son bras. Elle enchaîne :

— Vous avez affirmé à nos collaborateurs que vous ne croyiez absolument pas à la thèse du suicide. Pourquoi ?

— Mon père a eu beaucoup de mal à se remettre de la mort de ma mère, mais il s'est battu pour moi. Aujourd'hui, il avait retrouvé sa joie de vivre, et même s'il ne se confiait pas à moi sur sa vie privée, je sais qu'il avait une copine. Je crois qu'il était heureux.

— Je pense que vous pourriez avoir raison. Sans vous en révéler plus, je peux vous dire que nous nous trouvons face à un nouveau décès suspect intervenu hier dans des conditions proches de celui de monsieur de Monlabis. Nous cherchons les liens qui pourraient unir ces deux victimes. Avez-vous déjà entendu parler d'un certain Charles de Kamerec ?

— Ça ne me dit rien. Mais je suis toujours étudiant, mon père n'avait pas encore décidé de m'initier à ses affaires. Probablement que je ne connais pas tous ses amis.

— Croyez-vous que l'intendant de votre domaine pourrait en savoir plus ?

— Je le lui demande.

Nicolas quitte la pièce et revient très rapidement, accompagné de son collaborateur qui annonce aussi n'avoir jamais entendu parler de monsieur de Kamerec. Maëla et Gildas ne s'éternisent pas. La fragilité évidente de ce jeune héritier les pousse à le ménager.

Leur visite suivante à Brélès se solde par le même constat : la famille de Kamerec et les Monlabis ne se connaissent pas. En revanche, elles logent dans des domaines similaires. Cette fois encore, le manoir date du XVI^e siècle et affiche un style architectural proche de celui de Locmaria-Plouzané. Sans aucun doute, ces deux lignées font partie de l'ancienne noblesse bretonne.

Sur le chemin du retour, Gildas remarque :

— Trop de ressemblances existent entre ces deux victimes pour que cela ne relève que du hasard. Je suis de plus en plus persuadé que ces deux affaires sont liées.

— C'est effectivement tentant de le penser. Cela étant, pour le moment, nous ne pouvons que nous baser sur nos intuitions, rien ne le prouve.

Absorbés tous les deux par leurs réflexions, ils reviennent vers la gendarmerie en silence.

Dès qu'ils entrent dans les bureaux, Christine et Maxime leur sautent dessus en annonçant :

— Les groupes d'hommes qui accompagnaient les deux victimes nous ont confirmé que juste avant les accidents, ils avaient mangé dans le même restaurant à la pointe Saint-Mathieu !

— Je te laisse y aller avec Christine et je refais le point avec Maxime et Gregory, qu'en penses-tu ? demande Gildas.

Maëla acquiesce et, escortée de Christine, reprend le chemin vers le parking. Au volant, tout en écoutant les hypothèses de sa collaboratrice, la jeune femme admire le paysage que lui offre la route qui les mène vers la pointe